

lui une torture atroce. Il eût volontiers souscrit à la ruine entière, rien que pour écarter la menace d'un pareil déshonneur.

Aussi, comme un soldat, de son pas lourd, faisait mine, un moment, d'approcher la fermière :

—Qu'il ne te touche pas, clama le Picard d'une voix semblable à un râle. Qu'il ne te touche pas, ou je le tue !

~~*

Dans la soirée de ce jour d'épouvante, de nouveaux détachements prussiens, dirigés sur Beaucourt, y prirent logement. Baptiste Lolo dut accueillir ces nouveaux hôtes, qu'il laissa s'installer à leur guise, avec le stoïcisme d'un désespéré. Plusieurs d'entre ces derniers ne trouvaient pas, cependant, où coucher. Ils témoignèrent de leur désappointement par des cris, des menaces, auxquelles le malheureux fermier ne fit réponse qu'en offrant à ces soudards de les conduire à une hutte pleine de paille qu'il avait dans son champ, à deux portées de fusil. L'offre fut acceptée par six Prussiens qui, tout en grognant, se mirent à sa disposition.

—Vions, femme, dit Baptiste à Sidonie ; tu m'aideras à débarrasser la hutte.

En parlant ainsi, le fermier s'arma d'une fourche en fer, longuement manchée, dont il se servait d'habitude pour atteindre la botte aux chevaux, sur le grenier à foin. Une terrible arme pour quelqu'un qui l'eût examinée de près ; mais les Prussiens, qui étaient armés aussi, n'y prirent pas garde.

On se mit en route, Sidonie, en avant, portait un falot. Son mari venait ensuite, la fourche à l'épaule, et les soldats suivaient. La neige tombait en tourbillons. Il faisait un vent âpre, la campagne était lugubre. De tous côtés, les chiens hurlaient à la mort.

On arriva en peu de temps. La hutte était de celles qu'ont les petits cultivateurs dans leurs champs, soit pour y mettre des poules, soit pour s'abriter de la pluie, à la saison des travaux. Elle embrassait une circonférence de deux mètres de diamètre environ, et son toit de fagots se terminait en pointe comme celui d'une tour. Elle avait une seule ouverture, une porte basse sur le devant, par laquelle un homme ne passait qu'en se pliant en deux.

Baptiste Lolo, à peine arrivé, s'employa silencieusement à débarrasser la paille qui remplissait intérieurement la cabane. La paille était liée ; il l'attirait à lui avec sa fourche et la rangeait indifféremment contre le mur, à l'extérieur. Il n'en laissa de dans que ce qu'il fallait aux soldats pour coucher mollement. Cette besogne faite, il fit signe à sa femme et ils allaient tous deux se retirer, quand un des Prussiens que ce gîte improvisé avait mis en belle humeur, s'avisait de prendre Sidonie par la taille et de vouloir l'attirer après lui dans la hutte.

La Picarde se débarrassa prestement, mais son mari était déjà intervenu, brandissant sa fourche sur la poitrine du soldat. Celui-ci tira son sabre et proféra des juréments auxquels se mêlèrent aussitôt ceux de ses compagnons.

Une collision sanglante allait suivre ; Sidonie, pour l'éviter, éteignit brusquement son falot, saisit Baptiste par le bras et, malgré sa résistance, l'entraîna à sa suite à travers la campagne, dans l'obscurité. Les Prussiens se seraient mis à leur poursuite ; mais, outre qu'ils n'y voyaient pas, ils avaient les pieds gonflés par la marche, en sorte qu'ils durent renoncer à poursuivre les

deux villageois. Seulement ils poussèrent des imprécations formidables, annonçant les plus graves sévices pour le lendemain.

~~*

Baptiste et Sidonie, une fois hors de poursuite, avaient repris le chemin de Beaucourt. Comme on approchait, le fermier s'arrêta et, s'adressant à sa femme :

—Non, dit-il, je ne remettrai plus les pieds à la ferme tant que les Prussiens y seront. Viens, nous nous cachons ; nous mangerons où nous nous trouverons... Le bon Dieu aura pitié de nous.

Sidonie approuva entièrement cette résolution. Après ce qui venait de se passer, elle sentait qu'il n'y avait plus de sécurité pour eux au milieu de tant d'ennemis. Elle suivit donc Baptiste, qui prit immédiatement dans la direction des Tourbières, où il savait trouver un abri contre la neige qui continuait à tomber.

En effet, ils arrivèrent bientôt à une tranchée nouvelle que les eaux n'avaient pas encore envahie, et dans laquelle une sorte de hangar, pratiqué à la hâte, servait déjà d'asile aux malheureux chassés des maisons. C'est en compagnie de ces pauvres êtres désolés que Sidonie et Baptiste prirent place autour d'un feu de tourbe, et s'installèrent pour passer la nuit. La fermière était brisée de fatigue, et, malgré l'angoisse de la situation, elle s'endormit au bout de quelques instants.

~~*

Deux heures avaient sonné au clocher du village. Tout le monde dormait dans la tourbière, à part Baptiste.

Une fièvre intense dévorait celui-ci. Une tempête de haine grondait dans son sein. On avait pris son bien, outragé sa femme... Et, sous l'influence de la fièvre, la tête du malheureux s'exaltait de plus en plus. Un moment, il se leva. Quelqu'un qui l'eût vu ainsi à la pâle lueur du feu de tourbe, eût reculé d'épouvante. D'un pas automatique, le fermier alla prendre sa fourche qu'il avait laissée à côté, il la considéra un instant, la brandit tout à coup avec fureur et, gagna la sortie de la tranchée, il disparut.

Suivons dans la nuit glaciale cet homme pris d'un délire homicide. La neige tombait plus épaisse, les chiens aboyaient toujours à la mort.

~~*

Tout Baptiste, muni de sa terrible arme, avait franchi à grands pas la distance qui le séparait de son champ. Il se glissa le long de la haie et s'approcha de la hutte où étaient couchés les Prussiens. L'un de ces derniers était en sentinelle devant la porte, auprès d'un feu de souche qu'il avait allumé. Las de rester debout, il s'était assis sur une botte de paille. Baptiste vit à son attitude qu'il dormait. Alors, le fermier fit un grand détour et revint vers la hutte, en prenant par derrière. La neige étouffait ses pas ; au reste, il rampait plutôt qu'il ne marchait. Il arriva ainsi, retenant son souffle, à deux mètres du factionnaire, qui n'avait pas bougé. Baptiste se dressa soudain, et, appelant à lui toutes ses forces, il plongea son arme dans le dos du Prussien. Celui-ci tomba le visage dans le brasier sans pousser une plainte.

Le fermier ne perdit pas un instant. Saisissant au bout de sa fourche la botte de paille sur laquelle le factionnaire était